

**TURGEON, Pierre, *La Radissonie. Le pays de la Baie James.*
Montréal, Libre Expression, 1992. 191 p.**

Jean-Jacques Simard

Volume 46, Number 2, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305091ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305091ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J.-J. (1992). Review of [TURGEON, Pierre, *La Radissonie. Le pays de la Baie James.* Montréal, Libre Expression, 1992. 191 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 356–358. <https://doi.org/10.7202/305091ar>

TURGEON, Pierre, *La Radissonie. Le pays de la Baie James*. Montréal, Libre Expression, 1992. 191 p.

Déjà connu comme romancier, journaliste, rédacteur en chef de *Liberté* et maniaque des micro-ordinateurs, Pierre Turgeon met ici à profit tous ses talents pour gagner un autre galon: celui de *radissonationaliste*, chantre du dernier espace sauvage où se projette le séculaire mythe du Nord canadien-français, la nouvelle terre promise québécoise, le pays de la baie James.

On a fait du millage depuis les maigrichons pamphlets d'Arthur Buies à la gloire des «Pays d'en Haut». Voyez ça, mes amis: format «table-à-café», jaquette grandiloquente, papier glacé, cette édition de luxe rappelle les plus somptueuses réussites du *National Geographic*. Les pages de garde mentionnent douze «conseillers à l'iconographie». Cela va des estampes d'époque aux photos-satellite, des graphiques en trois dimensions aux cartes polychromes, des clichés anciens aux vues panoramiques d'une splendeur à couper le souffle. Ce n'est plus un livre, c'est un «pageant». Aussi risque-t-il d'être plus souvent feuilleté que lu.

Domage, en un sens, parce que le texte à lui seul vaut le prix. Appuyé sur un an et plus d'austères recherches et d'empathiques séjours sur le terrain, il ne cède pas un pouce aux illustrations pour ce qui est de la séduction, de la richesse ou de l'intelligence. Destiné au grand public curieux, il répond à la plupart des questions qu'on peut se poser sur la Baie James, et à quelques autres encore, en suivant simplement le fil du temps depuis la formation du paysage sur des millions d'années jusqu'à la situation actuelle des Cris et aux espoirs des néo-radissoniens venus du sud. La faune et la flore, l'archéologie

et l'ethnologie, le projet «La Grande», la Convention de la Baie James et leurs impacts sur le milieu tant naturel qu'humain sont couverts allègrement, mais aussi très sérieusement dans les règles de l'art et sans simplifications abusives.

Même les habitués du domaine y prendront une gorgée d'air frais, ne fut-ce que parce que Turgeon leur expliquera en français ce dont parlent les autres spécialistes (je pataugeais moi-même depuis vingt ans dans les «pessières à lichen» de mes collègues botanistes sans oser leur avouer mon aveuglement). L'appoint iconographique fait ici merveille: la simple juxtaposition de deux photographies par satellite avant et après la mise en eau des réservoirs, par exemple, parle plus clair que toutes les conversions en tiers de France ou multiples de l'Île-du-Prince-Édouard. Bien documenté, maître de ses facultés critiques, Turgeon avance d'un pas étonnamment ferme sur des terrains pourtant variés, difficiles et souvent minés. En quelques paragraphes serrés, par exemple, il vous présente l'épineux problème de contamination de la chaîne alimentaire par le mercure organique et résume: ne présentent un véritable risque que les poissons piscivores des réservoirs, mais cela ne console en rien l'horreur qu'éprouvent les habitants en découvrant soudain pourri le sein nourricier de la nature. Sur l'ensemble de l'écologie, conclura-t-il, le savoir ne sera jamais assez complet pour autoriser des jugements certains quant aux risques du développement industriel. Question épistémologique débordant dans l'éthique: «Pour le meilleur et pour le pire, l'équilibre biologique lui-même relève de l'humanité. Et la nature la plus naturelle ne peut subsister que par une décision de notre espèce de la protéger; tous les espaces sauvages, de l'Arctique à l'Antarctique [...] deviennent donc des parcs, des réserves, sur une planète de plus en plus artificielle» (p. 138).

Même regard dessillé, doux-amer aussi, sur le monde autochtone, où l'auteur s'est fait des amis assez proches pour mériter une dédicace. Les Cris — du fond des temps, de l'époque de la traite ou des jours d'aujourd'hui — occupent dans ce livre autant de place que la nature et les barrages. Signe des temps. Leur émergence publique comme peuple politiquement conscient de soi est peut-être le plus important «impact social» du complexe hydro-électrique de la Baie James. Celui de Manicouagan, à peine dix ans auparavant, n'a rien fait de semblable chez les Montagnais. Si on s'ennuie toujours autant à Radisson, 600 francs kilomètres au nord de Matagami, qu'hier «si tu savais, à laaaaaa Manic», la différence, c'est qu'on y parle autant du Sud, moins de femmes, encore plus d'argent mais désormais aussi, et beaucoup, des Indiens.

Turgeon nous avertit de deux tentations auxquelles même certains ethnologues résistent mal: chercher chez les Cris quelque pureté originelle imperméable aux corruptions historiques; et réciproquement, leur assigner d'office le rôle de victimes passives de la modernisation, par essence vouées à prendre refuge dans quelque recoin autarcique. S'il est vrai qu'à l'heure actuelle, nul n'exploite autant ces chromos romantiques que les porte-parole cris sur la scène internationale, ce n'est pas le cas du vice-président du grand conseil, Roméo Saganash, largement cité ici. Au contraire, ses propos

sereinement fiers et nuancés, nous reposent du disque «ethno-syndical» habituel. Sans mentionner nommément le projet *Grande-Baleine*, Saganash tire en deux mots une conclusion absente des études d'impact ou de marché d'Hydro-Québec: «Laissez-nous souffler un peu!» Comment faire pour que ce message de bon sens atteigne les seules oreilles qui comptent, à court terme: celles où s'accrochent les lunettes de Robert Bourassa, encore ajustées à une vision des années soixante-dix? Chose certaine, les Cris n'y arriveront pas en s'aliénant une majorité de l'électorat, à force de confondre dans leurs batailles Hydro, le gouvernement et l'ensemble des Québécois.

Le nationalisme québécois hérité de la Révolution tranquille entretient réciproquement, il faut dire, le même genre de confusion légèrement tribaliste de la nation, de l'État et de ses œuvres. Qu'à son âge Pierre Turgeon en reprenne les flambeaux n'a rien d'incompréhensible, mais cela dépare, par on ne sait quel cachet suranné, son admirable ouvrage. «Aucun Québécois, lui semble-t-il, ne peut visiter [la centrale LG-2] sans éprouver ne serait-ce que l'ombre d'un sentiment de fierté nationale.» Va pour l'ombre, mais la proie...? Lorsque le complexe hydro-électrique est assimilé aux cathédrales médiévales pour devenir un acte de cette sorte de foi collective «qui déplace les montagnes» (p. 114), une mémoire mécréante se demande si les maçons de Chartres ont aussi saccagé leur chantier pour que leur foi mérite une récompense plus généreuse en ce bas monde, ou si les pèlerinages de Roland Giroux à Wall Street pour y lever des capitaux tenaient vraiment lieu de Saint-Jacques de Compostelle à la nation. La même candeur triomphante porte Turgeon à trouver «historiquement neutre» l'appellatif de Radissonie, honorant à la fois Pierre-Esprit et l'enclave allochtone artificielle qui se prend pompeusement pour «capitale» régionale. Cette «neutralité» semblera moins évidente aux 10 000 autochtones du territoire, surtout vue depuis le chef-lieu de Chisasibi.

Un dernier reproche s'adresse davantage à l'éditeur qu'à l'auteur. Pour ménager les distractions, sans doute, le texte ne s'encombre d'aucune référence, ni de bibliographie. Pareille condescendance méprise le public lecteur en supposant que nul ne voudra en savoir plus et que tous prendront l'imprimé pour parole d'évangile. Or, à en juger par un cas où la source d'une citation m'est familière, Turgeon n'est pas à l'épreuve des licences journalistiques: je n'ai jamais «soutenu», comme il me le fait dire, que chez les Cris, «toute la génération créatrice» se détournait de la chasse, ou que les jeunes la pratiquaient «*uniquement* pour éviter le désœuvrement» (p. 167, l'italique est de moi). Magnanime, on pardonne; pointilleux sur l'exactitude, on se méfie du reste; complice du dur métier de l'écriture, on déplore qu'un livre de ce prix et de cette valeur n'ait pu ajouter à son luxe celui d'une révision professionnelle.